



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

DIMANCHE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

Kondakion

Fuyons la prétention du pharisien, /
apprenons du publicain la grandeur des paroles d'humilité /
et clamons avec repentir : /
Sauveur du monde, // purifie-nous, tes serviteurs.

*« Je prends plaisir à la bonté et non au sacrifice.
Je préfère la connaissance de Dieu aux holocaustes »*

(Osée 6, 6)

Deuxième épître du saint apôtre Paul à Timothée

1Tm IV, 9-15 Mon enfant Timothée, tu m'as suivi dans mon enseignement, dans ma conduite et mes projets, dans la foi, la patience, dans l'amour du prochain et la constance, 11 dans les persécutions et les souffrances qui me furent infligées à Antioche, à Iconium et à Lystres. Quelles persécutions n'ai-je pas eu à subir ! Et de toutes le Seigneur m'a délivré.

D'ailleurs, tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus seront persécutés ; tandis que les méchants et les imposteurs feront toujours plus de progrès dans le mal, séduisant les autres et s'égarant eux-mêmes tout à la fois. Mais toi, demeure ferme dans ce que tu as appris et dont tu as acquis la certitude, puisque tu sais de qui tu le tiens 15 et que depuis l'enfance tu connais les saintes Écritures : elles sont à même de te procurer la sagesse qui conduit au salut par la foi dans le Christ Jésus.



Alléluia

v. Va, marche en vainqueur et règne, pour la vérité, la mansuétude et la justice.
v. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité. Ps. 44, 5 et 8

Lecture de l'Évangile selon Saint Luc



Lc XVIII, 10-14 Le Seigneur dit cette parabole : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : "Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien encore comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que j'acquiers." Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : "Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis !" Je vous le dis :

ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non. Car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. »



Homélie du P. Boris Bobrinskoy 1996
Le Pharisien et le Publicain
(2 Tm 3,10-15 ; Lc 18, 10-14)

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Deux hommes : un pharisien et un publicain. Deux hommes qui montent vers le Temple pour prier. Je voudrais avec vous m'arrêter sur cette montée vers le Temple.

Monter vers le Temple, c'est monter vers le lieu le plus sacré du peuple d'Israël, et à l'intérieur du Temple même, il y a un lieu plus sacré encore, le sanctuaire, et plus à l'intérieur encore le Saint des Saints, réservé pour le Grand Prêtre. Ce Temple, le Temple de Jérusalem, comme tout temple fait de main d'homme, est à l'image du véritable Temple qui est celui de notre propre cœur. Ce temple de notre propre cœur est un lieu sacré, vers lequel il faut aussi monter, ou si vous préférez, descendre. Il n'est pas facile d'y pénétrer parce que ce Temple intérieur est bien souvent cadenassé, fermé à clé et son accès obstrué par toutes sortes d'obstacles.

Le Temple, c'est le lieu par excellence de la présence de Dieu. Et par conséquent, monter au Temple, c'est entrer dans la présence du Seigneur, être en face de Lui et être aussi en face à face avec soi-même. Et cela est peut-être le plus difficile, le plus ardu et ce dont nous avons souvent le plus peur. Nous avons peur de la solitude, nous avons peur d'être seul avec nous-mêmes. C'est pourquoi nous faisons tout le bruit possible afin de ne pas nous tenir devant Dieu, afin d'éviter ce face à face.

Lorsque nous sommes devant le Seigneur dans le Temple, la grâce de Dieu se révèle à nous. La grâce de Dieu et sa miséricorde nous enseignent et nous apprennent l'état dans lequel nous sommes. La grâce de Dieu nous conduit tout d'abord au repentir. Le repentir est le premier pas sur le chemin vers le Royaume. Je dis bien que cette mise en face du Seigneur ne peut commencer que par la repentance, comme le Seigneur le dit Lui-même : « *Repentez-vous, car le Royaume de Dieu est proche* » (Mt 4,17). C'est le chemin qui nous est proposé maintenant dans ce Carême qui approche et c'est pourquoi l'Église nous donne en exemple le publicain.

Le publicain n'osait pas lever les yeux vers le ciel, il se frappait la poitrine de ses mains et ne pouvait dire autre chose que : « Oh ! Dieu aie pitié de moi, pécheur ! Sois propice envers moi, pécheur ! ». Qu'est-ce que cela veut dire, littéralement ? Ce n'est pas simplement : "Aie pitié, sois apaisé, sois propice envers moi pécheur", c'est aussi : "Retourne ton visage vers moi, retourne ton visage vers moi et ne regarde plus mon péché", c'est-à-dire

"Efface mon péché, efface-le et désormais, accueille-moi dans ton amour".

Mais combien souvent, lorsque nous nous approchons du Seigneur, nous le faisons avec un sentiment de satisfaction, de contentement de nous-mêmes ! Nous avons le sentiment que nous sommes bien, que nous sommes en ordre. Or, en réalité, nous sommes aveuglés par nos passions, petites ou grandes ; d'ailleurs, il n'y a pas de grandes passions ni de petites passions, il n'y a que des passions dont la moindre empêche la lumière d'entrer et qui nous rendent aveugles.

Alors, la grâce de Dieu ne pénètre pas en nous. Alors nous ne sommes plus dans la miséricorde de Dieu, nous sommes en face du jugement de Dieu.

Car le sanctuaire, que ce soit celui de l'église où nous sommes aujourd'hui, que ce soit le sanctuaire de notre propre cœur, c'est avant tout le lieu du jugement de Dieu. C'est un jugement intime, un jugement qui anticipe nécessairement le Jugement dernier. Le

Jugement dernier, pour lequel nous nous présenterons finalement devant le Seigneur et un jugement unique. Mais il faut prier que ce Jugement soit véritablement anticipé, qu'il ait lieu maintenant. Si le Jugement a lieu maintenant, alors, anticipant le Jugement, nous anticipons aussi la mort et nous sommes déjà dans la Résurrection. Comme le Seigneur le dit : « *Celui qui croit en moi, n'ira pas en jugement. Il ne verra pas la mort mais il est déjà passé de la mort à la vie* » (Jn 5,24). C'est une chose très importante : le repentir nous fait traverser les eaux de la mort et nous introduit déjà dans la vie.

C'est ce que nous enseigne aussi la parabole du Fils prodigue que nous écouterons dimanche prochain : c'est par la repentance que le fils prodigue est de nouveau accueilli dans la maison du Père.

Il faut donc que ce jugement s'accomplisse. Il faut que notre cœur tout entier soit le lieu de la présence de Dieu. Il est toujours dans ses profondeurs le lieu de la présence de Dieu, mais il faut qu'il le devienne à tous les niveaux. Il y a le niveau extérieur, dirais-je, du cœur : là se nichent toutes les mauvaises pensées, les désirs, les passions, toutes les tendances pécheresses. Elles sont dans le cœur avant tout et du cœur elles rayonnent d'un rayonnement malsain. C'est d'abord ce cœur par conséquent qu'il faut purifier. Mais il y a plus profondément en nous un autre niveau dans notre cœur. Même lorsque les passions nous assaillent, ce cœur est fermé ; la porte intérieure est bouclée et nous n'y avons pas accès. C'est le lieu où réside l'Image de Dieu, c'est le lieu du Seigneur, c'est le lieu du Paradis gardé par le chérubin au glaive de feu. Car, nous le savons bien, il n'y a pas d'autre paradis que la présence du Seigneur.

Chaque être humain est créé à l'Image de Dieu. Chaque être humain porte en lui cette présence de la divinité, qui est renouvelée par le baptême, qui est activée dans la communion eucharistique et par la vie chrétienne.

Ce lieu intime est le trône de la gloire de Dieu, le siège de la présence du Seigneur, l'autel de la puissance du Saint-Esprit. Mais il faut le découvrir ou le redécouvrir. Il faut par conséquent que les espaces extérieurs de notre cœur soient libérés, renouvelés, que notre cœur soit purifié, pour que l'Image de Dieu, l'Icône du Christ qui est en nous irradie notre être entier, et que, tout entiers, nous devenions l'Icône du Christ.

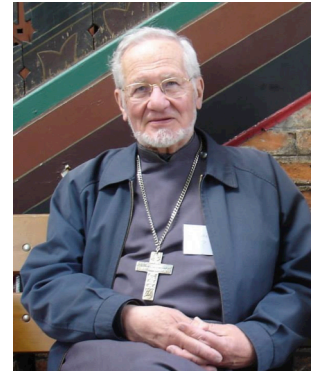
Je le répète : tout cela n'est possible que par la repentance. La clé de notre cœur, ce sont les larmes du repentir. Après la lecture de la parabole du pharisien et du publicain, nous devons nous interroger, nous devons demander au Seigneur : « Qui suis-je, le publicain ou le pharisien ? » En réalité, nous passons de l'un à l'autre constamment ; nous passons d'un état de contentement semblable à celui du pharisien à un état de prise de conscience, parfois douloureuse, de notre état d'indignité, d'éloignement de Dieu. Alors nous réalisons que nous sommes comme le publicain, comme le fils prodigue, que nous sommes affamés et assoiffés mais aussi que le Seigneur, au loin, nous regarde, nous appelle et nous tend les bras.

Puissions-nous, aujourd'hui particulièrement et pendant tout le temps du Carême, nous identifier plus fortement au publicain et dire dans le fond de notre cœur ce qui constitue la quintessence de la Prière du Cœur, de la Prière de Jésus : « *Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur !* ». Ne craignons pas d'insister sur ce terme "pécheur". "Aie pitié de moi, pécheur !" sans oublier que cette "pitié", c'est la plénitude de l'amour de Dieu.

"Aie pitié de moi, pécheur !", cela veut dire : "Seigneur, accueille-moi, renouvelle-moi et introduis-moi dans la maison éternelle de ton Royaume !".

Amen

Homélie du P. René Dorenlot
Dimanche du Pharisien et du Publicain 2000
Le Publicain et le Pharisien



Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Voici un pharisien, un homme de bien. Il jeûne deux fois la semaine quand la Loi ne le demande qu'un jour par an, celui de la remise de tous les péchés du peuple. Pareillement il reverse la dîme de tous ses revenus, bien au-delà de ce qui est demandé. Incontestablement, voici un homme pieux et généreux. Malheureusement le même homme, dans sa prière, livre et découvre son cœur. Et il se révèle de façon consternante. Il méprise tout le monde ; personne ne trouve grâce : tous sont voleurs, injustes ou adultères. Lui seul se croit juste devant Dieu et devant les hommes. Le plus grave est qu'il se vante ainsi dans le temple, debout devant Dieu.

Tout autre est celui qui s'humilie derrière lui. Celui-ci prie sans même oser lever les yeux au ciel. Il est tout à son désarroi intérieur. Tout en lui l'accuse ; tout le jette aux pieds du Seigneur. Il ne peut qu'implorer Dieu d'apaiser sa colère envers lui, tant la conscience de ses péchés le trouble. À coup sûr, la pensée d'aller par surcroît dénigrer son prochain ne l'effleure absolument pas.

Le pharisien et le publicain sont des figures communes. Le premier représente notre tentation constante de nous élever au-dessus des autres et de nous justifier nous-mêmes, même devant Dieu. L'autre au contraire montre comment nous devons nous tenir devant Dieu et devant les hommes, comment il nous faut réfléchir à nos péchés et à notre état de pécheur.

Ces deux voies sont incompatibles. Si nous nous louons, si nous nous élevons, nous nous excluons de toute communion avec le prochain et par là avec le Seigneur. Si nous choisissons la voie de l'humilité, commencerait-elle par l'humiliation, si nous nous exprimons dans le repentir, le Seigneur entend et exauce notre prière.

Pourtant, si l'on en croit l'une des traductions possibles de notre texte, ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne repart condamné, ni le pharisien pour son orgueil, ni le publicain pour ses prévarications. Simplement l'un redescend du temple "plus justifié" que l'autre. Mais la prière du publicain aura été plus agréable à Dieu que celle du pharisien.

À travers notre prière Dieu juge notre conscience. Les deux hommes étaient montés au temple pour prier. Ils en redescendent sous le poids d'un jugement. Sans doute reviennent-ils plus ou moins justifiés, l'un pour la rigueur de sa vie, l'autre pour l'humilité de son cœur. Mais, ce qui plaît à Dieu, c'est un cœur brisé et broyé, un esprit humilié. La superbe du pharisien ne trouve pas d'écho en Dieu ; la détresse du publicain, si. Et celui-ci se retrouve justifié plus que l'autre.

"Dieu seul est bon " dit Jésus au jeune homme riche. Il est bon pour les justes et les méchants. N'ayons jamais de pensées d'élévation, ni sur nous-mêmes ni sur nos mérites. Bien au contraire ! Considérons dans nos prières notre misère et mettons tout notre espoir en Dieu seul. Ne nous fions pas à nos œuvres. Il eut fallu au pharisien ajouter aux siennes l'humilité du publicain et dire : "je suis un serviteur inutile." Le publicain n'avait rien à présenter, et pour cause ; il ne pouvait qu'offrir son repentir : "mon Dieu, sois-moi favorable à moi, pécheur." Le publicain pressent que la bienveillance de Dieu, la justice de Dieu seule peut le sauver. Il se réfugie dans la miséricorde divine parce qu'il n'y a pas d'autre salut pour lui.

N'est-ce pas là le chemin qui se présente en ce proche carême ? Imiter le pharisien dans ses œuvres, suivre le publicain dans son repentir ?

Mais notre souci à nous chrétiens aujourd'hui, est-il uniquement de rechercher notre justification ? Celle-ci ne nous appartient pas. Elle relève uniquement de Dieu. C'est ailleurs qu'il nous faut chercher.

Car, justifiés, nous le sommes. Mais uniquement dans l'amour du Christ et par l'amour du Père pour son Fils. À quoi sert de donner tous ses biens, dit Saint Paul ; à quoi sert même de donner sa vie, si je n'ai pas l'amour ? À quoi sert de dire qu'on aime Dieu, dit saint Jean, si je n'aime pas mon frère ? Notre repentir est vrai et nos œuvres sont crédibles s'ils relèvent de l'amour du Christ qui a donné Sa vie pour le salut du monde. Autrement dit, la justification que le pharisien ne pensait même pas à demander et que le publicain implorait est offerte à tous ceux qui aujourd'hui suivent le Christ, mort et ressuscité pour tous.

Le publicain, lui, avait le sens du repentir. Un repentir déjà magnifiquement exprimé par David : "[...] Ô Dieu, crée en moi un cœur pur et renouvelle dans mes entrailles un esprit de droiture, [...]" Cette re-créditation du cœur, les saints Pères nous ont depuis appris à la demander par nos larmes, car les larmes du repentir nous replongent dans les eaux baptismales. Comme le baptême nous recrée à l'image du Sauveur, les larmes nous purifient à nouveau de nos fautes et renouvellent en nous la force résurrectionnelle de l'Esprit Saint.

En ce Carême il nous faut apprendre à nous replonger dans les eaux de notre propre baptême par le repentir, comme il nous faut apprendre à aimer comme Jésus nous aime. Alors, pharisiens et publicains que nous sommes tous, nous pourrions implorer le salut du Christ notre Dieu, et oser le recevoir gratuitement le Saint et lumineux Jour de Pâques.

Amen.

Homélie du P. Placide Deseille pour le Seizième Dimanche de Luc 2009 Le Publicain et le Pharisien



Avec ce dimanche du Pharisien et du Publicain, nous entrons pleinement dans cette période de préparation au Grand Carême, que d'une façon très pédagogique, la liturgie nous ménage chaque année. Dimanche prochain, nous entendrons la parabole de l'Enfant Prodigue. Et aujourd'hui, le Seigneur met devant nos yeux cette image du publicain dont la prière humble et repentante contraste avec celle, orgueilleuse, du pharisien.

Par là, l'Église veut nous faire comprendre toujours davantage que ce qui doit être l'âme de notre Grand Carême, c'est avant tout l'humilité et le repentir.

L'humilité. Les saints pères nous disent que l'humilité n'est pas une vertu comme les autres, une vertu parmi les autres ; ils ont cette expression que l'on retrouve chez plusieurs d'entre eux : « L'humilité est aux autres vertus ce que le sel est à l'ensemble des mets d'un repas », Sans l'humilité, ni notre prière, ni aucune de nos pratiques, ni aucune de nos vertus n'auraient de valeur devant Dieu. Et les saints pères vont jusqu'à dire que sans les vertus, sans toutes ces pratiques que sont le jeûne et les autres usages que nous mettrons en œuvre pendant le carême, l'humilité à elle seule peut suffire pour nous rendre justes devant Dieu. Bien sûr cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas attacher

d'importance au jeûne, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas attacher d'importance à l'aumône, au partage avec les plus démunis, mais tout cela n'aurait aucune valeur, aucune saveur pour Dieu, si tout cela n'était pas assaisonné par l'humilité, par la conscience et la reconnaissance de notre pauvreté, de notre impuissance, de notre incapacité devant Dieu, sans la conscience aussi de notre péché qui aggrave encore notre impuissance de créature. Et c'est cela que nous devons contempler dans cette image du Publicain.

Ce Publicain qui prie humblement, qui prie prosterné, qui prie, dirions-nous, en faisant des métanies devant le Seigneur. Car l'humilité, comme le repentir, ce n'est pas seulement un sentiment intérieur, ce l'est bien sûr, ça doit l'être avant tout, mais il faut, pour que ce sentiment soit vrai, que ce soit un sentiment qui imprègne notre cœur, qui en jaillisse, et non pas simplement quelque chose de cérébral, d'imaginaire. Il faut que cela s'incarne dans notre comportement, et c'est pour cela qu'une attitude humble dans la prière est tellement nécessaire. Assurément, il est des moments où on peut prier debout, car cette position debout exprime notre condition de fils de Dieu, de ressuscités avec le Christ, mais cette pauvreté qui est la nôtre, cette conscience de notre misère de créatures pécheresses devant Dieu, doit s'exprimer dans ces prostrations, dans ces métanies dont, surtout en carême, nos offices à l'église et nos prières en cellule sont ponctués.

Le jeûne qui doit caractériser très particulièrement le Grand Carême, ce jeûne n'a de sens que dans la mesure où il incarne l'humilité de notre cœur. Mais si notre humilité ne s'incarne pas dans des comportements concrets, ce sera une humilité en imagination, elle n'aura pas de réalité, ce sera une humilité virtuelle qui n'aura aucune réalité. Il faut qu'elle s'incarne. Le jeûne, justement, si nous lisons toute la Bible, est une des façons dont le peuple de Dieu a toujours exprimé son humilité et son repentir dans une prière qui engage tout son être. C'est parce que tout son être y est engagé que l'homme peut vraiment, à ce moment-là, être pénétré, imprégné dans son cœur de cette humilité ; elle ne reste plus quelque chose d'imaginaire, quelque chose d'artificiel.

Nous sommes corps et âme, et notre corps doit exprimer nos sentiments pour que ces sentiments, justement, prennent corps, pour que ces sentiments soient quelque chose de réel qui engage tout notre être. Si, pendant le carême, nous jeûnons, ce n'est pas du tout par mépris du corps ; si nous menons une vie un peu austère pour notre corps, ce n'est pas du tout parce qu'il faudrait écarter le corps de la vie spirituelle ; bien au contraire, c'est pour l'y faire participer ; mais la bonne façon de l'y faire participer, ce n'est pas de le flatter et de l'épanouir, mais, pour reprendre une image d'un grand auteur spirituel d'Occident au Moyen Âge, de le faire passer par une sorte de mort pour qu'il ressuscite. Il faut, disait cet auteur, que notre corps participe à notre vie spirituelle, un peu comme la semence que le cultivateur ensevelit pour qu'elle ressuscite sous forme d'une moisson abondante : « Celui qui épargne son corps montre qu'il n'a pas une foi bien vive en sa résurrection », Si la mortification du corps est importante dans notre vie spirituelle, si l'Église, si tous les saints y ont toujours attaché autant d'importance, ce n'est pas du tout par mépris du corps ; pas plus que lorsque le cultivateur enterre la semence, ce n'est pas mépris de la semence, bien au contraire. Mais comme le disait cet auteur spirituel auquel je faisais allusion, il y a un instant : si nous épargnons la semence, si nous épargnons notre corps, oui, c'est que nous n'avons pas une foi bien vive dans sa résurrection.

Toute cette ascèse du carême, le jeûne, l'austérité de notre vie, tout cela est l'expression de notre attente de la résurrection, de notre foi dans la résurrection de tout notre être. Notre corps doit participer à la vie spirituelle non pas en l'épanouissant

simplement selon sa vie naturelle, purement humaine, mais en le faisant participer à la Croix du Christ, à cette Croix qui est non seulement la voie de la résurrection, mais qui contient déjà en elle d'une façon secrète, d'une façon cachée, la force, la puissance de la résurrection.

Entrons dans le carême dans ces sentiments. Mais entrons-y en suivant cette pédagogie si sage de l'Église que manifeste ce temps de préparation au carême que nous parcourons en ce moment. Dimanche prochain, nous entendrons lire la parabole de l'Enfant Prodigue. Elle contient un admirable enseignement sur la conversion, sur le repentir. Mais surtout, elle illumine cet enseignement en nous révélant l'image du Père, de notre Père céleste. Car l'humilité, le repentir, n'ont leur vrai sens que s'ils s'accompagnent de la conscience de cet amour du Père pour nous, du Père qui nous attend, qui attend notre repentir, qui attend notre retour vers lui, qui attend le moindre geste d'humilité et de confiance de notre part. Nous devons être pleinement conscients de ce que Dieu n'est pas un Dieu lointain, mais que notre Dieu, le créateur du monde, le créateur de cet immense cosmos qui nous entoure, est pour nous un Père, un Père attentif au moindre mouvement de notre cœur, toujours prêt à nous accueillir dès qu'il y a un geste de repentir de notre part, comme le Père de l'Enfant prodigue dans la parabole. Oui, repassons incessamment tout cela dans notre cœur, et tâchons de traduire vraiment ces convictions dans notre vie. À notre Père céleste, par son Fils bien-aimé, dans son Esprit-Saint, soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Homélie prononcée

par le père Jean Breck

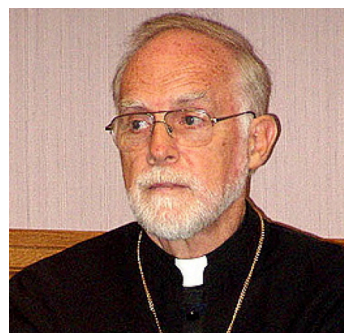
Dimanche du Publicain et Pharisien 2024

Lc XVIII, 10-14

Au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Les paraboles de Jésus, prononcées il y a deux mille ans, ont une portée universelle. Elles s'adressent à nous aujourd'hui autant qu'à ceux, juifs et autres, qui les ont entendus pour la première fois. La parabole est normalement décrite comme une brève histoire allégorique qui transmet un enseignement moral et spirituel. Cette définition ne commence guère à exprimer la nature et le but des paraboles du Christ. Car celles-ci sont conçues pour scruter l'esprit et l'âme de tous ceux qui ont les oreilles pour les entendre vraiment. Elles dévoilent les secrets de notre cœur, dans le sens qu'elles jettent de la lumière sur les péchés que nous essayons de garder cachés, loin de la connaissance des hommes, y compris nous-mêmes.

Voilà la raison pour laquelle l'Église nous invite à relire trois paraboles de l'Évangile de saint Luc pour nous mettre sur le chemin du Grand Carême, chemin qui mène de la mission de Jésus en Galilée, jusqu'à sa mort et sa résurrection dans la ville sainte de Jérusalem. Les trois paraboles dont il s'agit sont celles du Publicain et le Pharisien, du



Fils Prodigue et du Jugement Dernier.

Nous commençons aujourd'hui avec la parabole de deux personnes qui sont aux antipodes de la vie spirituelle, le Publicain ou collecteur d'impôts, et le Pharisien, prétendu parangon de vertu. Un dessein attribué à Rembrandt montre ce dernier debout au milieu du Temple, illuminé par des rayons de soleil qui viennent d'en haut. Il maintient un air de pieuse arrogance, comme si Dieu ne pouvait jamais trouver en lui une faute quelconque. Sa prière est sincère, mais hautement intéressée. À son insu il se condamne par son orgueil. Se plaçant au-dessus d'autrui, et en particulier du Publicain qui est entré au Temple avec lui, cet homme, qui se prétend juste, en fait se condamne par son hypocrisie.

Hormis le blasphème contre le Saint Esprit, l'hypocrisie est peut-être le pire des péchés condamnés par Jésus. Dans le chapitre 23 de l'Évangile de Mattieu nous trouvons une diatribe brutale de Jésus contre des scribes et des Pharisiens qui imposent sur le peuple de strictes règles qu'eux, ils n'observent pas, qui cherchent la première place parmi les hommes, qui ne montrent ni la justice, ni la miséricorde, ni la fidélité, comme la Loi les préconise. Insensés et aveugles, cherchant la voie qui mène vers le Royaume des cieux, par leur hypocrisie ils se préparent, dit Jésus, pour une fin dans la Géhenne.

Dans cette image de Rembrandt, à une certaine distance du Pharisien, on perçoit, accroupi dans les ténèbres, la figure du Publicain. Les publicains étaient détestés par le peuple à cause de leur métier. Dans l'emploi des Romains, ces collecteurs d'impôts pouvaient exiger du peuple tout ce qu'ils voulaient au nom de l'autorité gouvernementale, tout en gardant une bonne partie pour eux-mêmes. Le système était donc plein de corruption. Le publicain de la parabole avait la conscience piquée à cause des injustices qu'il avait infligées à ses concitoyens. Conscient de son péché, il se rend au Temple pour déclarer sa repentance devant Dieu. Il n'ose même pas lever les yeux vers le ciel. Il ne peut que crier, « *Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis !* ».

Chacun des deux hommes commencent leur prière par l'appel, « Mon Dieu ! » La différence entre leurs prières est pourtant évidente. Le Pharisien l'utilise pour se vanter devant Dieu, tandis que le Publicain s'humilie, tout en frappant la poitrine de remords. Chacun cherchait la justice devant Dieu, l'un selon ses propres critères égoïstes, l'autre par la confession et le repentir. Et c'est bel et bien le second, le collecteur d'impôts, qui a reçu la grâce et la bénédiction de Dieu.

On comprend bien la raison pour laquelle l'Église a choisi cette parabole pour débiter le Grand Carême. Le Pharisien dit vrai lorsqu'il s'adresse à Dieu. Il suit avec fidélité les pratiques ascétiques et religieuses exigées par sa secte. Il est honnête, il jeûne deux fois par semaine, il paie la dime de tout ce qu'il se procure. Tout cela, néanmoins, ne touche pas « l'homme intérieur ». Tout en obéissant aux règles, le Pharisien enfonce la Loi par son hypocrisie, le pire des maladies du cœur. Aux yeux de Dieu, tous les hommes sont égaux sur le plan spirituel, car tous, comme l'affirme le saint apôtre Paul, sont pécheurs et donc privés de la gloire de Dieu. Notre justification devant Dieu ne vient pas par obéissance à la Loi, car c'est par la Loi que vient la connaissance du péché (Rom 3,23.20). La Loi, dit Paul aux Galates, n'est qu'un pédagogue, un précepteur (Gal 3,24). C'est par elle que nous connaissons que nous sommes pécheurs, ce qui devrait nous pousser à confesser nos fautes pour trouver le pardon et la justification que Dieu seul puisse nous accorder.

Tout cela constitue un avertissement important pour nous, chrétiens orthodoxes, surtout au début du Grand Carême. Beaucoup d'entre nous étaient élevés dans un milieu de piété traditionnelle, où l'observance des règles concernant le Carême était primordiale. Beaucoup de ceux qui sont entrés dans l'Orthodoxie à l'âge adulte suivent

eux aussi les règles préconisées par la période du Jeûne. Certes, ceci est bon, approprié, voire essentiel, si nous allons profiter de la grâce et la guérison que le Carême nous offre. Pourtant, il est très important en suivant la « loi du Carême » que nous nous rappelions que c'est Dieu seul qui nous sauve et non notre conformité à tel ou tel commandement.

Parmi nos fidèles il y a ceux qui, quand ils sont au supermarché, lisent chaque mot concernant le contenu des produits, pour être certain qu'ils ne contiennent pas une goutte de lait ou trace d'œuf, et qu'aucun morceau de viande ne parait dans les repas servis à la maison. Puis, ils se gavent de quantité de chocolat noir et d'autres friandises sous prétexte qu'ils sont « carêmiqes... », c'est-à-dire qu'ils ne sont pas interdits par les règles du Jeûne. Tous nous sommes susceptibles de ce genre de « petite hypocrisie ». Parfois nous sommes invités pendant le Carême par des amis ou membres de notre famille qui nous servent au repas des mets qui ne sont pas carêmiqes, et la question se pose : « Dois-je les consommer ou non ? ». Tout ce que je peux répondre à ce propos est la parole de mon évêque, lorsqu'en Alaska des gens – tous indigènes orthodoxes – nous ont présenté, la Semaine de la Croix, droit au milieu du Carême, un somptueux repas remplis de cinq sortes de viande. J'ai regardé Vladyka avec un air de panique. Il a posé sa main sur la mienne et m'a dit dans son regard : Refuser de manger aurait blessé ces gens, qui avaient leur propre calendrier pour commencer le jeûne de Carême.

Les règles de Carême sont bonnes et appropriées. Mais il ne faut pas les « absolutiser ». Le but de cette période de l'année n'est pas de nous punir, ni de nous donner de quoi nous vanter devant Dieu et les hommes. C'est de rejeter l'hypocrisie du Pharisien et assumer l'humilité du Publicain, cet homme qui ose entrer dans le Temple pour se repentir devant Dieu. Lui, il n'a rien à offrir pour garantir sa justification ou son salut. Et nous, non plus... Tout comme lui, nous sommes appelés à renoncer à nous-mêmes et à nos capacités personnelles, et à placer toute notre foi et notre espérance dans la miséricorde et la bonté de notre Père céleste, Lui qui est Source de pardon et Source de vie.

Amen